

A cette heure vespérale, l'église est sombre. Près d'un confessionnal, un prêtre lit son bréviaire. Il attend qu'un homme ou une femme se présente. Ils sont 40 000 ainsi en France, formant un sous-prolétariat qui ne se met jamais en grève et ne descend pas dans la rue.

Ils sont pauvres volontairement quoique sans résignation. Mais la pauvreté ne devrait pas aller jusqu'à les priver des instruments nécessaires à leur travail apostolique. « Nous ne voulons pas être des distributeurs de sacrements. Un certain public fait argument contre nous de certains prêtres vénaux ; il n'y en aurait pas si nous n'étions pas réduits au pourboire. »

Quinze mille églises n'ont pas de prêtre

Il y a aussi l'isolement et la solitude. Ce sont les bêtes noires du prêtre et surtout celles du curé de campagne. Pour lui, la 2 CV a remplacé la « gouvernante ». La voiture lui permet chaque dimanche de desservir les trois ou quatre paroisses dont il a la charge et qui sont parfois séparées de plusieurs kilomètres. Lorsqu'il rentre chez lui dans son presbytère vide, sans confort, souvent sans eau courante, il se transforme en femme de ménage, fait en hâte sa cuisine et prend seul son frugal repas sans avoir quelqu'un en face de lui avec qui parler. N'est-ce pas cette situation qui explique que tant de prêtres séculiers n'ont plus rien à dire, lorsqu'ils montent en chaire.

Solitude, impression désespérante du curé de campagne de voir que les gens autour de lui n'ont plus ni faim ni soif de Dieu. Pour augmenter leurs pauvres revenus, certains consacrent leurs loisirs à des travaux d'horlogerie, de menuiserie ou d'électricité car il arrive que ce prêtre, perdu au fond d'un département, ne perçoive de son évêché que 200 à 300 francs par trimestre (cela dépend des diocèses) et ce ne sont ni les enterrements ni les mariages, pas plus que les messes, qui l'aideront à vivre.

Pour éviter l'appauvrissement qu'engendre la solitude, les prêtres, en certains diocèses, se regroupent, répartissant entre eux les dépenses générales. Cette formule est appelée, dans les années qui viennent, à se répandre surtout si les vocations continuent à se raréfier. Quinze mille clochers de France sont sans prêtres.

Cette situation difficile du clergé, comme l'évangélisation des hommes, autant de sujets d'angoisse pour ces

responsables de diocèse que sont les évêques.

L'évêque, c'est cet homme que la plupart des gens ne voient que dans les cérémonies, vêtu de violet, portant mitre et crosse, roulant en voiture et vivant, extérieurement, comme un bourgeois. Pour la foule, il est une sorte de préfet chargé de réglementer les offices, de présider les fêtes liturgiques et d'accorder des dispenses. Pourtant, il est celui qui succède aux apôtres : il est dépositaire de la foi. « Nous sommes des missionnaires, dit l'un d'eux. Notre fonction consiste à défricher sur une terre qui a été chrétienne. La vie que nous menons est un héritage. Il a souvent les apparences du luxe. Celles-ci sont toujours trompeuses. »

Leur vie n'a rien de celle des évêques de jadis, qui étaient de véritables féodaux, détenteurs de bénéfices souvent exorbitants. Mais jadis le monde était en chrétienté.

Vingt-deux évêques sont fils d'agriculteurs

Cet évêque d'un diocèse proche de Paris habite une maison vétuste dont les planchers s'écroulent parce qu'il n'a pas les moyens d'en payer la réfection.

Il évoque l'un de ses confrères, évêque d'un diocèse du Midi, mort récemment, dans un dénuement absolu, qui n'avait pas le téléphone et, chaque jour, s'en allait lire le quotidien régional dans une famille amie. Il y a cet évêque qui n'a pas de domestique et ouvre la porte lui-même au visiteur. Il y a cet autre évêque, auxiliaire d'une grande ville qui, à l'heure de midi, fait sa cuisine sur un butagaz. Et pourtant, avant la séparation, un évêque correspondait en dignité à un général de corps d'armée comme un curé doyen avait le traitement d'un petit fonctionnaire, c'est-à-dire environ 900 francs par an.

Chaque matin, cet homme que l'on appelle « Monseigneur », quelquefois « Excellence », se lève tôt, fait sa méditation, célèbre sa messe dans sa chapelle privée, presque à huis clos, lit son courrier, reçoit ses collaborateurs, ses prêtres, et prend des repas semblables à ceux d'une famille ordinaire. A longueur de jour et d'année, ce sont les visites pastorales rendues aux paroisses, les tournées de confirmations et aussi le chapelet extravagant des plaintes, des réclamations, des dénominations de ce qu'il est convenu d'appeler les bonnes âmes.

C'est ainsi que vivent la plupart des 120 évêques de France. Il n'y a pas de quoi s'étonner lorsqu'on connaît leur origine sociale. La moitié vient des milieux populaires. 22 sont fils d'agriculteurs, 12 de négociants et commerçants, 11 d'employés, 11 d'industriels, 8 d'ouvriers, 5 d'artisans.

« Si j'étais Pape, je canoniserais M. Combes »

Tous pourraient faire leurs ces paroles qu'un évêque argentin a osé prononcer à haute voix : « Nous avons, nous, évêques, à donner le message de l'Eglise du haut des marbres de nos autels et de « nos palais » épiscopaux, dans le baroque incompréhensible de nos messes pontificales avec leurs étranges ballets de mitres, dans la phraséologie plus étrange encore de notre langage ecclésiastique et, par ailleurs, nous allons au-devant de notre peuple revêtu de pourpre, dans une voiture dernier modèle ou un wagon de première classe, et ce peuple vient à notre rencontre en nous appelant « Excellence révérendissime » et en pliant le genou pour baiser la pierre de notre anneau !

» Se libérer de toutes ces tonnes d'histoire et de coutumes n'est pas aisé. Malheur aux simplistes qui ne voient de difficulté en rien. »

L'Eglise de France est en état de mission parce que la France est redevenue un pays de mission. Les siècles se sont chargés de déverser sur l'Eglise des torrents de persécution et de malheurs. Elle s'est réveillée de sa torpeur, remontant d'un coup deux millénaires de christianisme. C'est la pauvreté des clercs qui a permis les expériences apostoliques de l'après-guerre, prêtres ouvriers et mission de France. « Si j'étais pape, disait un prêtre humoriste, je canoniserais M. Combes pour les services qu'il nous a rendus. »

« Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne vous procurez ni or, ni argent, ni menue monnaie pour vos ceintures, ni besacé pour la route, ni chaussures, ni bâton : car l'ouvrier mérite sa nourriture. »

Telles étaient les paroles du Christ. La misère du clergé du XX^e siècle leur fait écho. Comme aux premiers temps, pour être prêtre, aujourd'hui il faut vraiment le vouloir. Et dans ce siècle promis à l'opulence, vouloir être pauvre — même si l'on ne souhaitait pas être tout à fait aussi pauvre — cela fait scandale.

PAR
ROBERT
SERROU